

GARE DU NORD

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Camping

roman

Prix Amérigo-Vespucci, 2002

ÉDITIONS MICHALON

Un été de cendres

récit

Prix Tropiques et prix Découverte Albert-Camus, 1995
et coll. « Folio », n° 3362

Camus à Oran

récit, 1995

Sable rouge

roman, 1996

31, rue de l'Aigle

récit, 1998

et coll. « Folio », n° 3361

Mémoires de nègre

roman, 1999

Dites-leur de me laisser passer et autres nouvelles
2000

ABDELKADER DJEMAI

GARE DU NORD

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-057382-2

© Éditions du Seuil, mai 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à Bachir, mon père

« Vous pouvez arracher l'homme du
pays, vous ne pouvez arracher le pays
du cœur de l'homme. »

JOHN DOS PASSOS

Quand Zaza leur avait tourné le dos et s'était penchée vers le frigo pour leur servir une bière, les yeux des trois vieux s'étaient plantés dans sa culotte aux couleurs du printemps. Zaza, qui n'était pas une méchante fille, avait alors eu l'impression d'avoir accompli une bonne action. Elle les sentait reverdir comme le blé après une longue sécheresse. Tous trois avaient à peu près le même âge et les mêmes désirs. Elle disait à Mazout, le patron, que ça ne pouvait que leur faire du bien, à ces pauvres diables qui n'aimaient pas être traités de *chibanis*, autrement dit de vieux.

Dehors, il pleuvait depuis quatre jours et quatre nuits. Emmitouflés dans leurs manteaux d'hiver, les trois amis venaient souvent à « La Chope Verte ». Assis sur leurs tabourets ou à une table, ils ressemblaient à des sentinelles noyées dans la fumée du bar amarré juste

en face du « Foyer de l'Espérance » où ils vivaient. Il leur suffisait de traverser la rue pour voyager dans un monde à la fois familier et lointain, tout près de la gare du Nord où ils allaient regarder les trains.

Le plus âgé, surnommé Bonbon parce qu'il était doux et gentil, avait atterri, il y a longtemps, dans ce coin de Paris après avoir été mineur à Nœux-les-Mines, près de Béthune. Cette ville lui évoquait le fameux catcheur en cuir noir, aux moustaches belliqueuses et aux bottes lacées jusqu'à mi-mollets qui se faisait appeler *Le Bourreau de Béthune*. Il lui préférait son rival toujours masqué, *L'Ange Blanc*, vêtu de soie immaculée comme le burnous de son grand-père. Deux ans avant l'Indépendance, il avait vu ces deux monstres sacrés s'affronter dans une salle enfumée et surchauffée de Lille. Ce soir-là, il découvrit la saveur de l'esquimau glacé au milieu d'un public qui grognait de plaisir devant les terribles manchettes, les ciseaux acrobatiques ou les délicieuses mises à mort.

C'était l'époque où était écrit sur sa carte d'identité « Français musulman d'Algérie ». Une carte sur laquelle Bonbon avait, en guise de signature, appuyé le dessous de son pouce droit trempé d'encre. Un matin de novembre, il l'avait tendue presque en tremblant aux policiers lorsque, après un jour et une nuit sur le *Ville-*

d'Oran, il avait débarqué la première fois en France, à Marseille. Depuis, il la gardait au fond d'une vieille boîte de chaussures Bata couleur sable et aux coins cabossés. Une boîte en carton qui avait elle aussi une histoire. Elle abritait quelques papiers, une douzaine de photos de sa fille Badra et de ses petits-enfants ainsi qu'un livret de famille où était mentionné à l'encre le décès de sa femme.

Bonbon occupait la chambre 9. Comme ses compagnons, il sortait rarement du quartier, sinon pour aller du côté de la place d'Aligre, chez son coiffeur, Brahim, un ancien boxeur, champion d'Oranie des poids légers. Tous se faisaient couper les cheveux par des compatriotes. Ils se sentaient plus à l'aise. Ils s'habillaient simplement et se faisaient un point d'honneur à être toujours propres et bien rasés. Depuis longtemps, ils avaient abandonné leurs chéchias et leurs turbans, mais refusaient de porter le béret ou le chapeau. Seul Bonbon arborait parfois une casquette discrète achetée sur le boulevard Rochechouart à un vendeur à la sauvette.

Né comme Marcel Cerdan à Sidi Bel Abbès, où Fernandel avait tourné dans les années 30 un film sur la Légion étrangère, Brahim le coiffeur lui avait appris que son idole *L'Ange Blanc* passait souvent devant sa boutique. Un soir, vers 7 heures, la nuque fraîche et les

oreilles bien dégagées, Bonbon l'avait guetté depuis l'entrée du salon. Il le vit enfin, en chair et en os, enveloppé dans un imperméable beige. Il ne portait plus de masque en satin, mais quarante ans après son mystère restait intact. Malgré son âge, il n'avait rien perdu de sa prestance. Sa fossette et ses cheveux gris ondulés lui donnaient un air à la Kirk Douglas, un acteur qui avait autrefois impressionné Bonbon dans *Les Vikings*, et dans d'autres films dont il ne comprenait pas les dialogues. *L'Ange Blanc* marchait, au bras de sa femme, les jambes arquées, le corps en avant. Il lui faisait penser à un léopard, prêt à bondir sur un agneau élevé au Guigoz. Bonbon, soixante-douze ans, soixante-sept kilos, un mètre soixante-cinq, était tellement ému qu'il n'osa pas lui parler. Il aurait pourtant voulu lui serrer la main et le féliciter pour ses prises spectaculaires, même s'il savait les combats truqués.

Deux fois par semaine, Bonbon faisait le marché. Armé de patience et d'un solide couffin, il choisissait la viande la plus tendre parce que ses amis, Zalamite et Bartolo, avaient, comme lui, perdu leurs dents de jeunesse. Il n'oubliait pas non plus de prendre de ce pain de semoule, rond, parsemé de graines de sésame et moelleux comme de la brioche.

Durant le mois de ramadan, qu'ils observaient tous,

Bonbon, Bartolo et Zalamite attendaient sagement l'appel du muezzin à la radio pour rompre le jeûne avec des dattes. Ils ouvraient sérieusement les festivités avec une chorba bien corsée ou une harrira onctueuse agrémentée de jus de citron. Puis ils dégustaient avec lenteur les tajines avant de se laisser séduire par de ravissants petits gâteaux. Tout était préparé par Bonbon, qui adorait les aubergines à la tomate et le yaourt, surtout aux fruits, dont il faisait une grande consommation. « Méfie-toi, ça va te ramollir le cerveau », ne manquait pas de l'avertir Zalamite qui raffolait de tripes bien épicées, malgré sa tension et ses hémorroïdes.

Bartolo aimait tout simplement le couscous au lait chaud, avec du raisin qu'il faisait rouler dans sa bouche pour sentir sa fraîcheur. Naturellement, les trois vieux ne mangeaient pas de charcuterie. Ils se gardaient aussi de toucher à la volaille et au bœuf qui n'étaient pas érogés à la musulmane. Au pire, affirmait avec sérénité Zalamite, s'ils ne l'étaient pas, ce serait au boucher de s'expliquer devant le Tout-Puissant. Il aurait toutes les chances d'être pendu par les pieds comme le mouton de l'Aïd-el-Kébir ou de rôtir telle une dinde bien grasse dans l'un des nombreux fours de l'enfer ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, été comme hiver.

Les trois vieux ne fumaient ni ne chiquaient. Mais ils avaient toujours soif, à n'importe quelle saison. Ils croyaient au Très-Haut, mais buvaient leur bière sans grand remords et même avec plaisir. Ils espéraient qu'un petit pèlerinage à La Mecque effacerait toutes les ardoises. Un lavage-dégraissage de leur pauvre carcasse avant d'atteindre la destination suprême où il n'y a, au rayon boissons, que du miel et du lait, encore fallait-il les mériter. Bartolo, lui, se serait facilement passé du miel, il était diabétique depuis une bonne dizaine d'années.

On l'appelait Bartolo à cause de ses grosses joues, de sa petite bedaine, de son air débonnaire et de ses pantalons tire-bouchonnés. Ce surnom lui était resté après la maladie qui le fit fondre comme un morceau de sucre. Il pesait cinquante-cinq kilos, mesurait un mètre soixante-douze, et affichait soixante-dix ans au compteur.

Parce qu'il était de la région natale de son père, Zaza lui témoignait une vraie affection, sans trop le montrer aux deux autres. Zaza n'était partie qu'une fois là-bas, pour le mariage d'un de ses oncles. Elle devait avoir huit ou neuf ans. Il faisait très chaud et les nuits étaient pleines d'étoiles au-dessus de la petite vallée où habitait sa famille. Elle s'était régalée de tchoumbos, de figues de Barbarie qu'elle n'avait jamais goûtées aupa-

GARE DU NORD

ravant. Entre l'odeur de la poudre et la stridence des youyous, deux images demeuraient embusquées dans sa mémoire : en signe d'allégresse, son grand-père tirait en l'air des coups de pétoire pour saluer la virilité de son fils, et la mère de la mariée brandissait un morceau de drap blanc taché de sang, pour clamer haut et fort la virginité de sa fille. Elle avait été également impressionnée par les dames qui dansaient, un foulard serré autour des hanches, les yeux soulignés au khôl, les bras et les chevilles ruisselant de bracelets. Elle était fière de sa mère, une femme douce et belle, qui savait danser comme elles. Elle lui manquait.

Quelques années plus tard, un après-midi du mois d'août, ses parents moururent dans un accident de voiture sur la route d'Orléans où ils se rendaient pour le décès d'un cousin germain. À quinze ans, Zaza se retrouva seule, un peu comme ses trois amis aux visages empourprés par l'alcool et quelquefois par la timidité.

Les trois chibanis ne parlaient pas beaucoup mais, quand ils sentaient que leurs langues s'embrouillaient et que les oiseaux chantaient trop fort dans leurs têtes, ils retraversaient la rue pour pousser la porte du « Foyer de l'Espérance » aux trois quarts endormi. En silence, chacun rejoignait alors sa chambre.

Cette nuit-là, dans la chambre 12, tandis que la pluie continuait de danser, Zalamite, toujours vif comme la flamme d'une allumette, d'où son surnom, fit ce rêve étrange. Dès le lever du soleil, rasé de frais et vêtu de son unique costume, il s'était retrouvé avec sa vieille valise bourrée de cadeaux dans la gare du Nord totalement déserte et aux panneaux vides. Sans se démonter, il descendit sur le ballast et se mit à marcher, d'un pas rapide et décidé, le long de la voie partant du quai n° 8. Durant son voyage, il ne croisa aucun train, comme si une grève soudaine et impitoyable avait effacé tout trafic, gommé toute présence humaine.

Au détour d'une ville inconnue, hérissée de gigantesques cheminées, une force contre laquelle il ne pouvait rien le conduisit sur d'autres rails, dans une autre direction. Non, il n'irait pas vers Lille ni près de Béthune

où avaient vécu Bonbon et le fameux *Bourreau*, mais vers le sud, le grand Sud. Là-bas, il ne pleuvait pas souvent et il faisait chaud au moins neuf mois sur douze.

Infatigable et léger, Zalamite traversait dans un immense silence des montagnes vertes, des plaines opulentes et la mer infinie qu'il n'avait pas revue depuis une éternité. Plus loin, dans le soir naissant, il reconnut, derrière une rangée d'oliviers, de petites maisons aux murs blanchis à la chaux vive et aux tuiles disparates. Comme des orphelines, elles se serraient les unes contre les autres autour de l'unique fontaine au corps trapu d'où coulait un maigre filet d'eau, tiède en été et glacée en hiver. En passant près d'elle, il se souvint que, gamin, il s'était cogné contre ses lèvres étroites et grises. Il lui en restait une cicatrice, juste au-dessus du front.

Il était enfin arrivé dans son village natal, un hameau dépourvu de goudron et d'électricité, planté tel un cactus sur une colline moins haute que Montmartre où, jeune, il avait été plongeur dans un restaurant de la rue Caulaincourt. Ces années-là, il était payé, comme disaient les gens de chez lui, avec une poignée de mouches.

Le plus étrange dans ce rêve, c'était que ses parents – morts et enterrés depuis une vingtaine d'années –

l'attendaient comme un nouveau marié. Arborant leurs plus beaux habits, ils se tenaient sur le seuil de la porte avec des dattes et du lait. Sa mère lui tendait en souriant le verre de sa main enduite de henné. À l'instant où il allait le saisir, le goût âcre de la bière lui revint brutalement à la bouche. Il se réveilla, trempé de sueur et le cœur battant très fort dans sa poitrine, d'autant qu'il n'avait jamais bu une goutte d'alcool devant ceux qui l'avaient mis au monde. Il chercha des yeux la valise brune qui l'accompagnait partout. Avec ses éraflures, son étiquette jaune et sa poignée métallique, elle était toujours sur l'armoire où était sagement rangé son costume bleu pétrole aux larges poches.

Le lendemain, la voix excitée, il raconta à Bartolo et à Bonbon sa surprenante odyssee. L'œil amusé, ce dernier lui dit, en léchant sa cuillère de yaourt : « Tu as fait tout ça à pied, en une seule journée ? Alors tu es plus rapide que le Boeing d'Air-Algérie... »

Superstitieux et l'esprit encore troublé par cette histoire, Zalamite décida de s'adresser au médium-voyant, Hadj Fofana Bakary. Il tenait à le consulter au sujet de ses parents surgis mystérieusement de leurs tombes pour venir à sa rencontre, l'air guilleret et la pupille fraîche.

Lunettes noires, chemise africaine et crâne rasé, Fofana

Bakary cultivait la ressemblance avec le chanteur camerounais Manu Dibango qu'il avait vu plusieurs fois sur scène. Fofana habitait à cinq minutes du « Foyer de l'Espérance », à côté de la brasserie « Chez Marcel », un établissement plus beau, plus vaste et mieux décoré que « La Choche Verte ». En plus de deux flippers électriques, il possédait un club de fléchettes et un joli billard à six trous. Là, entre les murs boisés et les glaces biseautées, Zalamite s'abandonnait avec une belle constance aux enivrantes angoisses du tiercé. Sous l'œil narquois de Marcel Martinez, le tenancier qui ne l'aimait pas beaucoup, il gagnait de petites sommes mais s'offrait de grands frissons. Surtout quand, devant la télévision, il suivait, les yeux palpitants, les courses aux arrivées très serrées. Elles le faisaient plus suer que les deux heures passées, chaque vendredi matin, dans la salle chaude du hammam du boulevard de la Chapelle aux fenêtres en arceaux et à la façade carrelée.

On disait du mage sénégalais qu'il avait la main heureuse pour résoudre tous les problèmes, du moins compliqué au plus désespéré. Vantant ses mérites, des tracts à la syntaxe et à l'orthographe accidentées étaient régulièrement distribués dans le métro, la rue ou les boîtes aux lettres. Rien ne résistait à son immense science

venue, proclamaient-ils, de la nuit des temps. Elle combattait toutes les ondes maléfiques, garantissait le retour immédiat de l'être aimé, offrait un bon contrat de travail, assurait le permis de conduire, fournissait une nouvelle voiture et procurait naturellement beaucoup d'argent. Elle promettait aussi une carte de séjour de dix ans, un mariage heureux, un pèlerinage plein de félicité. Elle terrassait, bien entendu, la maladie, la stérilité, l'impuissance sexuelle et les autres calamités qui accablent le commun des mortels et même les Martiens, affirmait le mage, en plaisantant à peine.

La clientèle de ce marabout généraliste était large et variée. Des dames de la bonne société n'hésitaient pas à grimper des escaliers sombres et raides. Elles ne craignaient pas de rentrer dans son petit deux-pièces dont les fenêtres donnaient sur une cour cimentée. Baignant dans une atmosphère bizarre, son intérieur était décoré avec des statuettes, des sagaies, des masques impressionnants et des imitations de peaux de zèbre et de léopard. La consultation finie, celles qui n'avaient pas encore perdu le sens des affaires en profitaient, disait Zaza, pour passer discrètement chez Tati faire leurs emplettes. Dès la sortie, elles s'empressaient de les glisser dans des sacs signés Hermès, Dior, Chanel ou Vuitton.

GARE DU NORD

dans leurs manteaux, ils retraversèrent la rue et pénétrèrent dans le « Foyer de l'Espérance » pour rejoindre en silence leur chambre.

Dehors, l'orage avait éclaté dans le ciel comme un sanglot.

*Villa Mont-Noir, mars 2002 -
Nancy, février 2003*

